Document generated on 10/11/2024 11:17 p.m.

Cahiers de géographie du Québec

La crise de la géographie humain en Allemagne. Plaidoyer pour une discipline

Dietrich Fliedner

Volume 39, Number 108, 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/022525ar
DOI: https://doi.org/10.7202/022525ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)
1708-8968 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Fliedner, D. (1995). La crise de la géographie humain en Allemagne. Plaidoyer pour une discipline. *Cahiers de géographie du Québec*, *39*(108), 485–495. https://doi.org/10.7202/022525ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La crise de la géographie humaine en Allemagne. Plaidoyer pour une discipline

Dietrich Fliedner
Université de Saarbruecken
Allemagne

traduit par Wolfgang Bruecher
Université de Saarbruecken

1. La géographie universitaire traverse une crise; cela est vrai pour l'Allemagne comme pour bien d'autres pays. À cause de restrictions budgétaires imposées par tous les *laender* allemands, responsables des universités, les budgets des instituts de géographie, et même des postes, sont réduits ou même entièrement abolis. La géographie n'est pas la seule discipline concernée, mais il apparaît de plus en plus évident qu'elle n'est plus considérée comme une discipline importante, à tel point parfois qu'elle n'apparaît plus dans les classements des universités; on n'en parle même pas. Actuellement, en tant que discipline, elle ne présente pas de profil et n'offre pas de problématique globale.

Pourtant le désir des jeunes d'étudier la géographie n'a pas du tout régressé. Au contraire : bien des universités sont forcées de pratiquer un *numerus clausus* (contingentement). D'un côté, le métier de professeur de lycée est redevenu attrayant — après un blocage des postes pendant plusieurs années — depuis qu'on a à nouveau besoin d'enseignants. Mais ce qui attire surtout, c'est la carrière du *diplomgeograph* qui débouche sur la géographie appliquée qui permet, mieux que d'autres disciplines, de trouver un emploi : une étude faite à l'Institut de géographie de l'Université de Hambourg (Ratter, 1995) montre en effet qu'un nombre considérable de jeunes géographes occupent des postes dans la planification urbaine et régionale, dans les organismes de recherche ou dans des firmes spécialisées dans les problèmes de l'environnement; on les retrouve également, mais en moins grand nombre, dans les médias, les entreprises de traitement de l'information, par exemple pour la mise au point de S.I.G., et dans des bureaux de relations publiques. Il en reste évidemment beaucoup qui trouvent une activité en dehors de la géographie. Apparemment, c'est la formation globale offerte par la discipline et sa capacité d'adaptation qui ouvrent un éventail assez large de professions potentielles.

Souvent, les jeunes arrivent à l'université, pleins d'idéaux; ils veulent contribuer à résoudre les problèmes qui hantent les hommes d'aujourd'hui. Et effectivement, ces problèmes concernent directement ou indirectement les géographes :

— sur le plan *mondial*, où s'affrontent au niveau économique et géopolitique les grands ensembles territoriaux, les pays industrialisés et le tiers monde avec les

problèmes liés à l'évolution démographique, à l'exploitation des ressources sans égard à l'environnement;

— sur le plan *international*, où les restructurations territoriales liées aux revendications nationales et ethniques avec les déplacements de population et les migrations plus ou moins forcées à l'intérieur des continents ou d'un continent à l'autre constituent des phénomènes importants. Dans des civilisations différentes, les formes de vie changent de manière dramatique, des populations autochtones étant repoussées ou même assimilées;

— sur le plan *national*, égoïsmes ethniques et nationalisme provoquent des guerres dévastatrices. Mais même pendant des époques paisibles, il se produit des déséquilibres entre les pays. L'agriculture perd en importance dans la concurrence internationale; industrie et services prennent le devant. Il s'ensuit une concentration spatiale des forces économiques et, de l'autre côté, un affaiblissement des périphéries. L'abîme entre les riches et les pauvres s'écarte; le chômage devient un problème permanent;

— sur le plan *régional*, la polarisation de la population est accompagnée par toutes sortes de problèmes : manque de logements, circulation chaotique, pollution, formation de ghettos, isolement des individus, progression de la criminalité. Dans les régions qui se vident, par contre, on ne peut plus fournir ni l'infrastructure ni les services nécessaires à la population restante. La migration quotidienne crée d'énormes problèmes de circulation et oblige à financer de nouvelles routes et de moyens de transport en commun. Mais cela contribue en même temps à un remplacement des modes de vie ruraux par des formes plus urbaines. La localisation du commerce en détail dans les banlieues affaiblit aussi bien les centres-villes que les zones rurales;

— sur le plan *communal*, les problèmes spécifiques sont multiples et concernent les hommes directement. C'est surtout la commune qui est responsable de l'infrastructure (par exemple, l'amélioration des voies de circulation intra-urbaines) ou de la protection contre le bruit. Il y a un intérêt croissant pour l'histoire locale ainsi que pour la recherche et la protection du paysage culturel traditionnel;

— *en dessous du niveau communal*, les familles et les établissements forment des communautés vitales à part. Dû à des nécessités économiques, les structures des établissements subissent des changements permanents. Ceci demande une adaptation dans la sphère personnelle. Là, les problèmes causés par le chômage affectent la vie en commun. La structure de la famille connaît des changements profonds; la baisse du nombre des mariages, l'augmentation des ménages d'une personne influencent le marché des logements et de la main-d'œuvre, créent des structures sociales nouvelles, mais sont aussi à l'origine de problèmes nouveaux.

Voilà seulement quelques-uns des types de problèmes auxquels les géographes s'intéressent et doivent s'intéresser. La force de la géographie par

rapport aux autres disciplines réside surtout dans sa compétence à analyser les phénomènes dans l'espace, à intégrer les multiples éléments qui s'y trouvent, à établir les relations entre eux et bâtir des synthèses. Mais pour cela la géographie doit rester fidèle à sa nature et éviter les pièges de la surspécialisation. Elle doit examiner ce qui se passe à la surface de la terre, milieu naturel que l'homme transforme pour y exercer ses activités dans le cadre de différenciations régionales variées où les rapports politiques, culturels, économiques et sociaux doivent être pris en compte dans leur complexité.

2. Ainsi définie, la géographie empirique occupe une place solide dans la communauté des disciplines scientifiques. Mais d'un autre côté, c'est justement cette diversité des sujets traités qui crée des problèmes. À des observateurs extérieurs, il est difficile d'expliquer pourquoi, par exemple, des recherches sur la pollution, sur la géographie historique de l'habitat, ou sur la connaissance du tiers monde relèvent toutes d'une même discipline, la géographie.

La géographie humaine théorique devrait permettre de répondre à ce problème; pourtant, c'est justement dans ce domaine que se manifeste un certain embarras. Si autrefois le Congrès des géographes allemands (*Deutscher Geographentag)* était un forum de discussion qui indiquait la direction de la recherche future, il n'en est plus ainsi. Aujourd'hui, les spécialités de la géographie, qui, par une division continue, deviennent de plus en plus étroites, mènent une vie relativement indépendante, et pour cela les géographes échangent leurs expériences dans de nombreux cercles restreints et des groupes spécialisés. Par contre, ils ne gardent que peu de liens en dehors de leur terrain d'intérêt; ils contactent même surtout des collègues travaillant dans des disciplines voisines, mais non-géographes, que ce soient des planificateurs, des historiens, des économistes ou des sociologues.

Pourtant, même au sein de la géographie humaine *théorique*, les contacts sont devenus insuffisants; en parcourant la littérature spécifique publiée ces dernières années en Allemagne, on doit constater que les débats se rarifient. Il est vrai que maintes nouvelles approches théoriques sont présentées, mais on ne s'y intéresse que dans des cercles restreints. Ainsi, on ne doit pas s'étonner de ce qu'il existe toute une série de conceptions nouvelles qui pourtant sont à peine comparables. Bien que ce fait puisse être embelli par l'euphémisme du «pluralisme postmoderne», cela ne change en rien l'aspect nébuleux de la géographie théorique. *Voici le problème principal : la géographie manque d'une base théorique qui serve de référence à tous.*

Autrefois, c'était surtout l'orientation des recherches vers la géographie régionale *(Laenderkunde)* qui a empêché une division de la géographie en sections. Au début du siècle, il était entendu que l'objet central de la recherche en géographie était l'espace; il était compris comme un «fragment de la surface terrestre» qui peut être choisi suivant des points de vue différents (Hettner, 1934 : 144) : *l'espace comme récipient à trois dimensions.*

Dans les années 1920 et 1930, la perspective change avec l'introduction de l'étude du paysage *(Landschaftskunde)* et la méthode fonctionnelle (Waibel, 1927/1969, 1933; Christaller, 1933). Alors, la juxtaposition ordonnée des activités et des phénomènes dans l'espace, qui se définit par leurs distances, devient le centre d'intérêt des géographes : *l'espace comme ordre.*

D'autres changements surviennent, surtout dans les années 1950 et 1960, avec la disparition de l'étude du paysage *(Landschaftskunde)* qui réunit sur un même niveau la géographie physique et la géographie humaine. La géographie régionale *(Laenderkunde)* se transforme en une recherche des problèmes d'intérêt géographique *dans* les pays, c'est-à-dire vers une «géographie des problèmes régionaux» *(problemorientierte Laenderkunde).* On commence à mettre l'accent sur la recherche des interactions et des probabilités, du comportement des hommes et des processus de diffusion; c'est à partir de cela que se définit désormais l'espace. De plus, on reconnaît que la nature et la civilisation doivent être observées séparément, étant donné qu'elles obéissent à des lois différentes (Bartels, 1968 : 160; Hard, 1973). Depuis, les géographies physique et humaine suivent des chemins différents. La géographie quantitative, née aux États-Unis (entre autres : Garrison, 1959-1960), fait son entrée aussi en Allemagne et y introduit de nouvelles méthodes de recherches (entre autres : Bahrenberg *et al.*, 1985-1992). En même temps, le modèle de diffusion ainsi que la géographie du temps (entre autres : Haegerstrand, 1975) trouvent un terrain très fertile dans la géographie allemande.

Comme grande théorie interdisciplinaire se présente surtout la théorie (traditionnelle) des systèmes *(systems theory)* (Wiener, 1948; von Bertalanffy *et al.*, 1952-1977; Forrester, 1969; Vester et von Hesler, 1980). Par elle, on essaie de saisir le plus précisément possible les différentes données observables (par exemple, population, structure sociale, quantité du traffic, etc.) dans leur degré de dépendance, pour ainsi arriver à distinguer les tendances d'une évolution. Cette théorie a investi la géographie par l'étude des villes et par la recherche des écosystèmes (par exemple, Ellenberg, 1973). Il semble pourtant étrange que les travaux en géographie humaine, qui se réfèrent à la théorie des systèmes, n'aient pas utilisé les possibilités mathématiques qu'offre cette théorie, par exemple la simulation de procédés, mais qu'ils en aient seulement adopté verbalement les modèles de base. Ainsi, l'énoncé reste flou, aussi en ce qui concerne la problématique de l'espace.

Les géographes de l'époque actuelle, depuis les années 1980, ne savent pas clairement comment définir l'espace. Ceci dit, il faut se demander si cette notion, après tout, a toujours pour fonction de lier les différentes spécialités au sein de la géographie, et si elle peut encore être considérée comme essentielle pour l'identité de notre discipline (Hard, 1988 : 268; Werlen, 1993; Pohl, 1993). En tant qu'objets de recherches des géographes, les pays et les régions ont perdu en importance; aujourd'hui, une sorte de géographie régionale est produite par des journalistes, des entreprises de tourisme ou des hommes politiques pour leurs buts spécifiques. Dans cette perspective, les théoriciens en géographie humaine doivent assumer une responsabilité toute particulière. Il n'est pas question ici des

théories des différentes spécialités, mais des théories de la géographie humaine *globale*. Nous n'en présentons que les plus importantes.

La géographie radicale ou marxiste a ses racines dans la Théorie critique *(Kritische Theorie)*, conçue dans l'École de Frankfurt par des philosophes et des sociologues. Harvey (1973), à l'endroit de la ville capitaliste, essaie de démontrer que la structure de la société, la distribution de la population dans l'espace social et, par là, la distribution des riches et des pauvres dépendent du mouvement des biens. Avec l'industrialisation, les mouvements des biens sont dirigés de manière que les contrastes entre les revenus persistent ou soient même agrandis. En Allemagne, Beck (1982) s'est approché de cette perspective. Mais entretemps, probablement sous l'impression de l'effondrement du socialisme dictatorial en Europe de l'Est, l'attractivité de la géographie radicale a visiblement baissé.

La théorie de la régulation, qui depuis peu est discutée aussi dans la géographie humaine, est issue des sciences sociales et économiques (entre autres : Lipietz, 1985; Hirsch, 1985). Selon celle-ci, les parties importantes de la société s'organisent elles-mêmes. L'évolution économique et sociale à long terme est «considérée comme une suite non déterminée de phases d'évolution stables (formations) et de crises d'évolution (crises de formation ou crises d'accumulation)» (Bathelt, 1994 : 64). Fordisme et postfordisme sont des exemples de telles formations; ils se trouvent au centre de la théorie de la régulation. La structure de la croissance et les mécanismes de coordination s'influencent mutuellement (Ossenbruegge, 1992 : 122; Bathelt, 1994 : 65). Dans ce contexte, l'espace prend de l'importance, et par là il y a des liens avec la géographie.

Pourtant, l'évaluation de ces réflexions pose des problèmes. Jusque-là, les géographes ne se sont pas encore servis des instruments de la théorie (traditionnelle) des systèmes, bien que la proximité structurelle de cette théorie soit évidente. Ainsi on ne prend pas vraiment partie, tout reste un peu nébuleux, en partie aussi superficiel.

La géographie humaine s'intéresse également aux conceptions des sociologues Luhmann et Giddens, chacun ayant développé une théorie sociale générale : Luhmann (1984) essaie de développer sa propre théorie des systèmes de la société qui se distingue de la théorie traditionnelle. «Chaque contact social est compris comme système jusqu`à la société qui, comme une totalité, prend en considération tous les contacts potentiels» (p. 33). Des systèmes se constituent comme unités par leur sens; des systèmes sociaux se différencient eux-mêmes structurellement et, en plus, se reproduisent *(Autopoiese)*. Ils se réfèrent «à eux-mêmes dans la constitution de leurs éléments et de leurs opérations élémentaires» (p. 25).

Quant à Giddens (1984/1988), il place l'action humaine plus au centre, en considérant l'analyse des processus sociaux concrets comme la tâche principale de la théorie sociale (p. 31). Des actions sont des configurations assujetties à des conditions qui de leur côté résultent d'informations spatio-temporelles (système économique, système juridique, etc.). Giddens aussi emploie la notion de

«système»; selon lui, des systèmes sociaux «ne sont pas des collectifs d'individus, mais des réseaux de relations — réalisées dans des actions — entre des personnes» (Jaeger et Steiner, 1988 : 138). Des structures sociales sont mises au-dessus des systèmes; elles contiennent les règles qui conduisent les actions. Les structures sociales créent des types d'actions qui, de leur côté, rétroagissent sur ces structures. Dans cette conception, nommée théorie de la structuration, l'espace — contrairement à la théorie des systèmes de Luhmann — joue un certain rôle. Les individus ne peuvent agir entre eux qu'en étant «co-présents» (p. 54). Giddens se réfère, entre autres, à la géographie du temps de Haegerstrand (entre autres : 1975).

Avec plus d'insistance encore, l'action est placée au centre de la conception du géographe Werlen (1988); ce faisant, il se base sur les conceptions de la théorie de l'action, développées dans la psychologie et la sociologie. D'après lui, les actions, commises par les individus, sont les plus petites unités de recherche. C'est par elles que se constitue la société, aussi dans l'espace. De ce point de vue, les actions ont de l'intérêt pour le géographe.

Tout d'abord, toutes ces théories ne se laissent pas contrôler de manière empirique; leurs énoncés sont imprécis. Là, nous avons affaire à des manifestations d'opinion, quoique intelligentes et de haut niveau. En plus, il devient évident à quel point les géographies humaines, théorique et empirique, se sont éloignées l'une de l'autre. Pour l'image de marque de la géographie, il n'est certainement pas sans importance que nous soyons si vite prêts à adopter des théories développées en dehors de la géographie — cela donne l'impression que les géographes ont besoin d'autres disciplines comme fournisseurs d'idées. Sans aucun doute, les théories traitées ici occupent une place importante dans ces disciplines, et comme elles nous inspirent, il faut les connaître. Seulement, en ce qui concerne notre question centrale, voire ce qu'est et veut la géographie, il est de rigueur que les géographes eux-mêmes deviennent créatifs — pourquoi eux aussi ne sauraient-ils pas inspirer les collègues des autres disciplines?

Mais laissons cela de côté : toutes ces théories évoquées précédemment mettent en relief et en interrelation certains caractères de la société, elles marquent leurs influences réciproques et leur importance. Bien que croissance et évolution y soient intégrées, les énoncés donnent l'impression d'être sans référence à l'histoire. On parle de processus, mais on n'apprend pas qui les a initiés, comment ils se déroulent, de quelle manière ils sont structurés, comment ils influencent la structure de la société. On n'apprend pas non plus qui en est l'acteur, ce qu'il veut, comment il arrive à réaliser sa volonté. Il reste surtout obscur comment les actions du micro-niveau sont liées entre elles, comment elles sont combinées dans des processus du macro-niveau.

Il est vrai que l'importance de l'espace est soulignée, quoique non par les créateurs des théories, mais par des géographes (entre autres : Ossenbruegge, 1992 et Bathelt, 1994 — théorie de régulation; Klueter, 1986 — théorie des systèmes d'après Luhmann; Jaeger, Steiner, 1988 et Reichert, 1988 — théorie de structuration d'après Giddens); pourtant, le lecteur n'apprend guère dans quels lieux, par exemple, naissent des innovations, comment les structures sociales se différencient

dans l'espace, comment elles changent avec la distance, comment se forment des frontières. Bref, pour le géographe, la créativité de l'homme, son don de coopération et la dynamique qui en résulte dans l'espace ne sont pas pris en considération dans ces théories.

On constate ici que celles-ci, nées sans exception en dehors de la géographie, ne tiennent pas compte de ce qu'il existe *deux types d'espace*:

1) des «espaces homogènes» : Otremba (1959/1969 : 429) les a appelés des entités d'espace structurelles; Bartels (1968 : 74) parlait de régions — par exemple, la formation économique *(Wirtschaftsformation)* de Waibel (1927/1969 : 248), par exemple du type cultures maraîchères.

2) des «espaces centre-périphérie» : Otremba (1959/1969 : 431) les a appelés des entités d'espace fonctionnelles; Bartels (1968 : 108) parlait de champs *(Felder)* — par exemple, le système des cercles de von Thuenen.

Pourtant, les deux types d'espaces sont enchevêtrés : la «formation économique cultures maraîchères» s'intègre dans le système de von Thuenen; elle est composée elle-même de zones plus petites avec une structuration centrale-périphérique, c'est-à-dire de communes rurales et de fermes qui pratiquent la culture maraîchère tout en utilisant leurs relations extérieures avec des sous-traitants et des acheteurs. Cela dépend donc de la façon de regarder cette situation : comme partie d'un espace «homogène» ou d'un espace «centre-périphérie».

Si nous voulons comprendre la dynamique de la société, nous devons diriger notre regard vers les espaces «centre-périphérie». Là, les désirs et les possibilités des hommes ainsi que les actions sont liés, rangés et organisés en processus. Si on veut comprendre cela, la recherche doit s'étendre aussi bien sur le contenu, sur l'histoire et les mécanismes de gestion des groupes d'hommes concernés, sur la portée des événements et des phénomènes. Ces espaces doivent être placés au centre d'une théorie géographique.

3. Le retour à l'intérêt pour ce type de structuration d'espace se manifeste déjà dans la géographie humaniste, née dans les années 1970 et 1980; elle observe la façon des individus d'agir dans leur milieu vital spécifique, c'est-à-dire que l'individu se trouve au centre de l'espace, le milieu vital en tant qu'environnement formant la périphérie. L'intérêt se concentre sur la compréhension de l'univers de l'homme «by studying people's relation with nature, their geographical behavior as well as their feelings and ideas in regard to space and place» (Tuan, 1976 : 269). Les relations entre l'homme et son environnement naturel ainsi que celles des hommes entre eux sont étudiées dans leur contexte spatial; il s'agit d'analyses subjectives. Ici, il ne s'agit pas de mesurer ou de prouver. Ce qui compte, c'est qu'il faut intégrer ce qui concerne le contenu, comme le montre un exemple (d'après Tuan, 1984 : 176): chaque matin, un homme va de sa maison à son lieu de travail; chaque soir, il revient. Et puis, il publie la théorie de la relativité. Alors le géographe, doit-il enregistrer seulement ce va-et-vient quotidien et l'intégrer dans le contexte social? Ou n'est-il pas plus important de faire des recherches sur ce que cet homme

observé fait vraiment, ce qu'il accomplit pour la société, et dans quelles interrelations? La réponse semble claire : c'est par là que se définit l'espace que notre observé utilise.

Une grande partie des géographes qui font des recherches empiriques n'ont pas de problème à s'identifier avec la géographie humaniste. Mais cette conception, fournit-elle vraiment une orientation, un cadre à ces recherches empiriques? Le problème de la géographie humaniste est — comme dans les théories dont nous venons de parler — qu'elle manque de précision dans l'énoncé, qu'elle permette l'interprétation, que les résultats n'en soient pas comparables.

Il faut donc réfléchir à la définition d'interrelation entre le centre et la périphérie d'une manière plus précise. Dans cette situation, la notion de *population* peut aider : par population, on comprend ici un groupe d'hommes qui, pratiquant la division du travail, coopèrent pour une tâche commune et précisée. Un exemple en est l'établissement industriel : les hommes coopèrent, et la division du travail sert à fabriquer des produits bien définis. Cet établissement bien organisé entretient — en tant que centre — des contacts multiples avec ses environs, donc avec la périphérie; il reflète ainsi l'espace «centre-périphérie». Si l'on veut, l'individu, en tant que membre de l'établissement et par son travail, s'intègre à la société; l'action individuelle (micro-niveau de la société) est, en participant au processus de l'établissement (macro-niveau), effective dans les structures de la société (*cf.* chapitre 2). Ainsi, un grand nombre d'actions convergent dans un processus supérieur, c'est-à-dire la fabrication d'un produit dans le cadre de l'établissement.

L'établissement n'est que l'exemple d'une population. Toute la société est composée de populations. Chacun sait les reconnaître; il ne s'agit donc pas de phénomènes construits. Il est à peine compréhensible que, jusque-là, elles n'aient pas joué de rôle notable dans la discussion théorique, étant donné que justement les géographes les emploient en permanence. Depuis Hettner (1923/1929), nous nous intéressons aux hautes civilisations, depuis Ratzel (1897), nous étudions des États et des peuples, depuis Bobek (1928), Christaller (1933) et Schöller (1957/1972), les villes, depuis Schlueter (1903), l'habitat et les communes, et depuis longtemps, les géographes économiques examinent des établissements de l'agriculture, de l'industrie ou du secteur tertiaire. En outre, il est évident que, sur les plans global, international, national, régional et local, il existe des problèmes qui demandent d'être étudiés, comme nous l'avons démontré par des exemples au premier chapitre.

La notion de population doit occuper une position centrale aussi dans la géographie théorique. On trouve des populations partout sur la Terre; chaque individu joue un rôle dans une famille et/ou dans un établissement, dans une commune, dans une ethnie et/ou dans un peuple, dans un État, dans une civilisation, et il contribue, à sa manière, à former ces populations; il y trouve aussi son identité, tout en désirant leur développement positif. Chaque population assume certaines fonctions dans l'humanité entière, par exemple, l'État se charge de la protection et de l'ordre, la commune de l'infrastructure, l'établissement de la production de biens matériels et immatériels. Les populations sont les centres

dynamiques, les instruments par lesquels les hommes forment la société. C'est donc par le moyen des populations que l'homme fait fonctionner la société.

La structure et le fonctionnement des populations sont assujettis à des règles qui peuvent être formulées dans un modèle mathématique (Fliedner, 1992). Il s'agit de systèmes qui — contrairement à des systèmes de la théorie des systèmes traditionnelle dont nous venons de parler — s'organisent eux-mêmes et, pour cela, consomment de l'énergie au sens physique. Cela se manifeste par le travail (ou par des transferts financiers) que les hommes effectuent, par leur profession ou leur rôle, dans le cadre justement de ces populations pour les conserver. Sur la base de la division du travail, les populations contribuent à l'organisation et à la production dans une mesure dont l'homme seul ne serait pas capable. Cela se passe par des processus; c'est pourquoi nous appelons cette conception la *théorie des processus*.

Tout cela peut être étudié de manière empirique. Il faut donc se demander comment les processus sont formés en eux-mêmes, quelle est l'importance des différentes phases (par exemple planification, réalisation), quels en sont les buts pour le déroulement entier du processus et pour la population et comment cela se manifeste dans la réalité (par exemple par des innovations). Ensuite il faut examiner les structures hiérarchiques, comment se développe l'espace, etc. Il s'y ouvre un champ d'investigation très vaste; j'en ai déjà parlé plus en détail (Fliedner, 1981 et 1993).

4. Je tiens particulièrement à donner un nouvel élan à la discussion théorique, et je suis reconnaissant de pouvoir y contribuer dans une revue francophone. Nous savons tous que l'estime publique de la géographie a bien baissé; elle doit regagner son image de marque. Comme je l'ai démontré ci-haut à l'aide d'un petit nombre d'exemples, les champs de travail des géographes s'étendent, leurs obligations envers la société deviennent de plus en plus urgentes. Nous avons besoin de scientifiques et de praticiens qui, par leur formation large, soient en mesure de mieux comprendre ce monde complexe et de transmettre leurs connaissances.

REMERCIEMENTS

1 Je tiens ici à remercier messieurs Wolfgang Bruecher et Peter Dœrrenbaecher (Université de Saarbruecken) pour leurs contributions importantes à ce texte. Je remercie spécialement messieurs Wolfgang Bruecher et François Hulbert de bien avoir voulu en assurer la traduction.

BIBLIOGRAPHIE

BAHRENBERG, G., GIESE, E. et NIPPER, J. (1985-1992) *Statistische Methoden in der Geographie*. 2 volumes. Stuttgart, 2e édition.

BARTELS, D. (1968) Zur wissenschaftlichen Grundlegung einer Geographie des Menschen. *Erdkundl. Wissen*, Wiesbaden, 19.

BATHELT, H. (1994) Die Bedeutung der Regulationstheorie in der wirtschaftsgeographischen. *Forschung. Geogr. Zeitschr.*, 82 : 63-90.

BECK, G. (1982) Der verhaltens - und entscheidungstheoretische Ansatz. *In* P. Sedlacek (éd.) *Kultur-/Sozialgeographie*. Paderborn, pp. 55-89.

BERTALANFFY, L. von, BEIER, W. et LAUER, R. (1952/1977) *Biophysik des Fliessgleichgewichts*. Braunschweig, 2e édition.

BOBEK, H. (1928) Innsbruck. Eine Gebirgsstadt, ihr Lebensraum und ihre Erscheinung. *Forsch. zur deutschen Landeskunde*, 25.

CHRISTALLER, W. (1933) *Die zentralen Orte in Sueddeutschland*. Jena.

ELLENBERG, H., éd. (1973) *Oekosystemforschung*. Berlin.

FLIEDNER, D. (1981) *Society in Space and Time*. Saarbruecken, Arb. aus dem Geogr. Institut der Univ. des Saarlandes, volume 31.

——— (1992) Mankind as Society, an Example of a Nonequilibrium System. *Systems Research*, 9(3) 29-45.

——— (1993) *Sozialgeographie*. Berlin/New York.

FORRESTER, J. W. (1969) *Grundzuege einer Systemtheorie*. Wiesbaden.

GARRISON, W. L. (1959-1960) Spatial Structure of the Economy. *Ann. of the Assoc. of Amer. Geogr.*, 49 : 232-239, 471-482; 50 : 357-373.

GIDDENS, A. (1984/1988) *Die Konstitution der Gesellschaft. Grundzuege einer Theorie der Strukturierung*. Frankfurt/New York.

HAEGERSTRAND, T. (1975) Space, Time, and Human Conditions. *In* A. Karlquist, L. Lundquist et F. Snickars (éds) *Dynamic Allocation of Urban Space*. Westmead (Engl.)/Lexington (Mass.), pp. 3-14.

HARD, G. (1973) *Die Geographie. Eine wissenschaftstheoretische Einfuehrung*. Berlin/New York.

——— (1988) Selbstmord und Wetter—Selbstmord und Gesellschaft. *Erdkundliches Wissen*, Stuttgart, 92.

HARVEY, D. (1973) *Social Justice and the City*. London.

HETTNER, A. (1923/1929) *Der Gang der Kultur ueber die Erde*. Leipzig/Berlin, 2e édition.

——— (1934) Der Begriff der Ganzheit in der Geographie. *Geogr. Zeitschr.*, 40 : 141-144.

HIRSCH, J. (1985) Fordismus und Postfordismus. Die gegenwaertige gesellschaftliche Krise und ihre Folgen. *Politische Vierteljahresschriften*, 26 : 160-182.

JAEGER, C. et STEINER, D. (1988) Humanœkologie : Hinweise zu einem Problemfeld. *Geogr. Helvetica*, 43 : 133-140.

KLUETER, H. (1986) Raum als Element sozialer Kommunikation. *Giessener Geogr. Schriften*, Giessen, 60.

LIPIETZ, A. (1985) Akkumulation, Krisen und Auswege aus der Krise. Einige methodische Ueberlegungen zum Begriff «Regulation». *Prokla*, (58) : 109-137.

LUHMANN, N. (1984) *Soziale Systeme. Grundriss einer Theorie*. Frankfurt.

OSSENBRUEGGE, J. (1992) Der Regulationsansatz in der deutschsprachigen Stadtforschung. *Geogr. Zeitschr.*, 80 : 121-127.

OTREMBA, E. (1959) Struktur und Funktion im Wirtschaftsraum. *In* E. Wirth, (éd., 1969) *Wirtschaftsgeographie*. Darmstadt, pp. 422-440.

POHL, J. (1993) Kann es eine Geographie ohne Raum geben? *Erdkunde*, 47 : 255-266.

RATTER, B., éd. (1995) *Traumjob oder Flop. Untersuchung zur Diplomgeographie in Hamburg*. Hamburg, Inst. fuer Geographie der Univ. Hamburg, Arbeitsbereich Wirtschaftsgeographie.

RATZEL, F. (1897) *Politische Geographie*. Muenchen.

REICHERT, D. (1988) Mœglichkeiten und Aufgaben einer kritischen Sozialwissenschaft : Ein Interview mit A. Giddens. *Geogr. Helvetica*, 43 : 141-147.

SCHLUETER, O. (1903) *Die Siedelungen im nordœstlichen, Thueringen*. Berlin.

SCHOELLER, P. (1957/1972) Stadt und Einzugsgebiet. *In* P. Schoeller (éd.) *Zentralitaetsforschung*. Darmstadt, pp. 267-291.

TUAN, Y. F. (1976) Humanistic Geography. *Ann. of the Ass. of Amer. Geographers*, 66 : 266-276.

——— (1982) *A Search for a Common Ground*. Compte rendu de P.Gould et G. Olsson (1984) *Dans Ann. of the Ass. of Amer. Geographers*, 74 : 174-178.

VESTER, F. et HESLER, A. von (1980) *Sensitivitaetsmodell. Regionale Planungsgemeinschaft Untermain*. Frankfurt.

WAIBEL, L. (1927) Die Sierra Madre de Chiapas. *In* E. Wirth (éd., 1969) *Wirtschaftsgeographie*. Darmstadt, pp. 242-248.

——— (1933) Was verstehen wir unter Landschaftskunde? *Geogr. Anzeiger*, 34 : 197-207.

WERLEN, B. (1988) *Gesellschaft, Handlung und Raum. Grundlagen handlungstheoretischer Sozialgeographie*. Stuttgart, 2e édition.

——— (1993) Gibt es eine Geographie ohne Raum? *Erdkunde*, 47 : 241-255.

WIENER, N. (1948) *Kybernetik*. Reinbek bei Hamburg.